

Par les mailles du filet

Simon Beaulieu

Numéro 195, juillet 2020

Histoires de cinéma : l'expérience collective des films

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94204ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaulieu, S. (2020). Par les mailles du filet. *24 images*, (195), 70–72.

Par les mailles du filet

par SIMON BEAULIEU, cinéaste

Je dois le confesser, j'ai un rapport complexe et paradoxal au cinéma. Bien que je sois un praticien et d'abord et avant tout un cinéphile, j'ai parfois l'impression de faire fausse route à déambuler dans ce milieu.

Cela peut paraître étonnant pour quelqu'un qui n'a fait de métier à ce jour que celui de cinéaste et qui depuis un très jeune âge est cinéphage, il n'en demeure pas moins que cette impression est bien présente aujourd'hui.

En fait, cette impression est telle que parfois j'ai le sentiment, en tant que cinéaste surtout, d'être du mauvais côté des choses : d'ajouter au mal ambiant de notre siècle souffrant déjà d'un trop-plein d'images et de grands vides, quelques images de plus. Je sais que ce n'est pas aussi simple que ça mais je ne peux me

détourner de cette vue : le monde est un bruit de fond incessant et je suis moi-même au centre de ce bruit.

À l'époque, lors d'un célèbre moment à la télé française, Serge Gainsbourg avait charrié Guy Béart en lui balançant que « la chanson était un art mineur. » Béart, insulté, avait protesté ; Gainsbourg, provoquant, en avait rajouté. Je repense souvent à cela en me demandant si le cinéma n'est pas lui aussi un art mineur. En fait, c'est exactement ce que je ressens à bien y penser : la sensation de faire et de regarder un art mineur.

Cela découle peut-être du mauvais sort qu'on fait subir au cinéma, surtout depuis une vingtaine d'années, ou encore de la transformation graduelle et majoritaire de cet art en un instrument de pensée quasi unique à la sensibilité mécanisée. Peut-être aussi que les jeux étaient déjà faits dès son origine et que le cinéma, n'ayant pu se développer autrement que dans un rapport d'interdépendance avec les industries de la rentabilité et des retours sur investissements, était voué à n'être, en larges parts et massivement (il y a des exceptions et des marges, bien entendu), qu'un enjolivement mondain et relativement superficiel dans l'intendance épuisante de la vie moderne ; une fuite, en quelque sorte. Je n'en sais rien. Ce que je sais en revanche, c'est que parfois je me demande pourquoi je suis devenu cinéaste et surtout comment j'en suis arrivé à aimer autant cet art qu'il m'arrive par moments de trouver détestable et même méprisable. Qui aime bien châtie bien, paraît-il.

En dépit de tout cela, le cinéma est ancré dans quelque chose de profond en moi, lié à un attachement mystérieux qui est difficile à circonscrire mais qui touche aux souvenirs d'enfance et surtout, à la famille. Les premiers amours sont toujours les plus forts, dit-on. Ainsi en rafale, défilent dans ma tête en images éblouissantes des moments que je ne saurais oublier et qui marquent la singularité heureuse de mon existence ; des instants qui touchent à ce qui est précieux et qui rejoignent la pudeur de l'intime : les mardis soir à moitié prix au cinéma avec mon père et mon frère, les jours fériés à se rendre en famille au cinéma de St-Jérôme, non loin de Ste-Agathe-des-Monts, là d'où je viens. Aussi, se greffe à ces fragments épars des souvenirs encore plus personnelles où le cinéma fut la trame même de la vie. Je pense à ce soir de réveillon où nous sommes tous allés voir le *JFK* de Oliver Stone (quelle idée saugrenue, d'ailleurs !) ou encore à cet après-midi où je suis allé seul avec mon frère assister à la projection du *Flatliners*

de Joel Schumacher ; c'était la vieille de son départ pour le cégep, moment qui marquait un épisode charnière puisqu'il quittait le nid familial pour aller vivre sa vie d'adulte.

Comme beaucoup de gens de mon âge, des tournants de ma vie sont liés au cinéma. Ou, plutôt, à l'évènement cinéma, celui que l'on regarde en salle. Il y a pour moi dans le cérémonial de la salle obscure une fascination qui est un émerveillement et cet émerveillement trouve son origine dans l'enfance. L'attente avant le commencement du film, les retours en voiture avec mes parents et mon frère, les discussions après la projection ; tout cela est imprégné d'une grande beauté qui est incalculable.

On a souvent tendance à idéaliser le passé. C'est aussi le propre de la mémoire que de réécrire ce qui est arrivé avec un embellissement ou un enlaidissement des choses. La mémoire fait son cinéma, en somme ; elle monte, démonte et remonte des moments vécus selon le souvenir que nous en gardons. C'est sûrement pour cela que certains philosophes pensent que l'espèce humaine était déjà, avant même l'invention du cinéma, une espèce cinématographique ; sa conscience étant faite de projections dans l'avenir, de retours en arrière, d'arrêts sur image, de synthèses, de résumés, etc. Cela explique aussi probablement la fascination absolue qu'exerce la narration en sons et en images sur l'être l'humain et aussi comment cette fascination peut être détournée par des intérêts

économico-idéologiques vers un conditionnement comportemental.

Les temps qui sont les nôtres filent un mauvais coton, cela est frappant depuis les premiers pas de la pandémie. Jamais le monde ne m'a semblé autant modélisé, calculé, comprimé, paupérisé, étouffé, inatteignable, injuste et jamais aussi l'éventualité de basculer dans une société de contrôle, de surveillance permanente et de désenchantement généralisé ne m'a paru aussi prégnante. On se croirait dans un film de science-fiction.

Le cinéma n'a jamais été une œuvre de bienfaisance, les films de mon enfance étaient aussi de grosses machines commerciales. Le monde n'était certainement pas mieux avant, ce serait risible d'affirmer cela. Mais il reste que ce monde avait quelque chose de bancal dans sa conception, comme s'il n'avait pas encore atteint sa pleine perfectibilité performative, tout n'étant pas complètement lissé, contrôlé, algorithmé. Et cette incomplétude laissait passer, dans le maillage de ses défaillances, quelques éclats de lumière vive. Aujourd'hui, c'est dans cette lumière que je m'accroche encore au cinéma et aux souvenirs que j'ai des projections qui ont bercé ma vie ; c'est par cela que je continue d'espérer.

Certains diront que je parle comme un vieux, ça tombe bien, je le suis : à 41 ans cette année, il faut bien se rendre à l'évidence. Or, ce que je raconte n'est pas tout à fait de la nostalgie, ce serait plutôt l'envie d'une certaine forme de révolte.